

Eugène Guillevic, une vie en poésie

Article paru dans l'édition du 22.03.97

Le poète, qui avait commencé son oeuvre en 1942, est mort à l'âge de quatre-vingt-neuf ans à son domicile parisien.

Au fil du temps son écriture ira dans le sens d'un plus grand dépouillement, de la limpidité

Eugène Guillevic, né le 5 août 1907 à Carnac, est mort à son domicile parisien, mercredi 19 mars. Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans. Ce fils d'un marin devenu gendarme, Breton barbu au visage carré, avait fait son entrée parmi les poètes français avec Terraqué, en 1942 année où Francis Ponge (mort en 1988) publiait *Le Parti pris des choses*. Il adhère au Parti communiste français en 1943 ; il le quittera en 1980. Il écrit des poèmes politiques dont, ensuite, il ne pensera pas grand bien, les voyant comme le reflet d'une période où son inspiration était « plus ou moins à sec ». Pour retrouver sa fertilité poétique il publiera une vingtaine de recueils à partir de 1960, il revient à la terre de son enfance. En 1961, paraît *Carnac*, long dialogue entre le poète, la pierre et la mer, dans lequel il retrouve la poésie élémentaire de Terraqué, celle de toute sa vie.

De Guillevic, on garde l'image d'un visage assez carré, rugueux, avec des sourcils épais enroulé d'un collier de barbe blanche. Une barbe, au fil des ans, de plus en plus blanche qui rend le visage de plus en plus doux. On garde de ses poèmes la même image : une langue âpre qui s'adoucit au fil du temps, qui devient de plus en plus sereine pour former de courts poèmes entourés par le blanc de la page.

Ce visage poétique est apparu avec Terraqué, en 1942, la même année que *Le Parti pris des choses* de Ponge. En tête de ce recueil, en tête de son oeuvre, il a placé un court poème intitulé « Choses » : « L'armoire était de chêne /Et n'était pas ouverte. / Peut-être il en serait tombé des morts, / Peut-être il en serait tombé du pain. / Beaucoup de morts. /Beaucoup de pain. » Cinquante ans après, dans son *Art poétique*, il écrira : « Si tu cédais, /Tu en reviendrais /Toujours à l'armoire, /A son chêne et /Ne recommence pas. »

Guillevic ne recommence pas, mais la tentation de revenir à cette origine poétique n'étonne pas. Sa poésie est cyclique, et la continuité est grande entre Terraqué ou *Exécutoire* et les derniers recueils. La parole et la forme poétiques semblent exister d'emblée, n'avoir jamais changé.

Le chemin fut pourtant loin d'être linéaire. La publication de ses carnets de jeunesse, en 1994, montre combien il a été long et laborieux pour parvenir à la forme de Terraqué (*Le Monde* du 11 mars 1994). Né le 5 août 1907 à Carnac, Eugène Guillevic passe son enfance dans un monde sans livres. Son père est un ancien marin devenu gendarme, sa mère est très dure : quand il publie son premier sonnet dans une revue de Mulhouse, à l'âge de dix-sept ans, elle le gifle. Il vit au gré des affectations paternelles en Bretagne, dans le Nord puis en Alsace. Dans un environnement où le français n'est pas nécessairement la première langue, son rapport au langage est difficile, ambigu : « Les mots, les mots, / Ne se laissent pas faire / Comme des catafalques, / Et toute langue est étrangère. »

Il aime La Fontaine et Lamartine qu'il récite dans les forêts d'Alsace. Plus tard, il découvre le vers libre et la poésie allemande (Hölderlin, Rilke et surtout Trakl). S'il reste fidèle à La Fontaine auquel il dédie, malicieusement, son *Art poétique* en 1989, une grande partie de son travail consiste à se débarrasser de l'épanchement lamartinien. Il refuse le lyrisme, les effets poétiques ou plus exactement il tue en lui cette tentation du lyrisme, de l'épanchement qui ne l'a jamais quitté, qui réapparaît parfois dans des poèmes plus faibles. Il observe les choses et les éléments qui l'entourent. Il essaie de les comprendre, de les interroger. Ce dialogue ne cessera de s'approfondir de se creuser avec les rocs, la mer, l'étang, l'arbre, l'armoire, la chaise...

VERS LIBRE

S'il a presque toujours refusé la rime, il est resté attaché, à une métrique assez régulière. Il utilise souvent l'alexandrin, quitte à le couper en deux, trois ou quatre. Son vers est libre mais il rejette l'écriture automatique et le surréalisme : « La métaphore n'est pas, pour moi, l'essence de la poésie. Je procède par comparaison, non par métaphore. C'est une des raisons de mon opposition au surréalisme. » Il se borne au constat et s'aperçoit que ce constat est sans limites. Sa poésie des éléments est une poésie du recensement. Il faut y voir l'influence de son travail comme inspecteur de l'économie nationale, après avoir débuté dans l'administration de l'enregistrement. Le code civil a toujours été un de ses livres de chevet. Il en connaît des articles par coeur, comme de nombreux poèmes. Ce travail a été déterminant pour son expérience poétique. Il contribue à forger son style, exempt de toute afféterie. Guillevic utilise peu d'adjectifs, la phrase se limite souvent au nom et au verbe, au sujet et à l'action, elle va à l'essentiel.

Février 1934, Front populaire, guerre d'Espagne, Résistance, sa conscience politique s'est forgée au cours de ces événements, jusqu'à l'adhésion au Parti communiste, en 1943 (jusqu'en 1980). Il y eut ensuite la guerre froide, l'amitié d'Eluard, la reconnaissance d'Aragon, qu'il n'aimait pas beaucoup. Comme eux, il met sa plume au service du parti, aux pires années du stalinisme. Mais son réseau d'amitié ne se limite pas au PCF. Avec Follain, Frénaud, Queneau, Tardieu, Tortel, au-delà de toute école et de tout parti, il partage « une réelle fraternité poétique ».

A propos de ses poèmes politiques, Frénaud lui dit : « Quand je pense que tu as écrit Terraqué et que maintenant tu écris des conneries ! » Il avouera plus tard que dans cette période, les années 50, son inspiration était « plus ou moins à sec ». Pour retrouver sa fertilité poétique, il revient à la terre de son enfance. En 1961 il publie *Carnac*, long dialogue entre le poète, la pierre et la mer, dans lequel il retrouve la poésie élémentaire de Terraqué : « Mer au bord du néant, / Qui se mêle au néant, / Pour mieux savoir le ciel, / Les plages, les rochers, / Pour mieux les recevoir. »

LA JOIE RETROUVÉE

L'anxiété qui dominait les premiers recueils diminue, sans tout à fait disparaître, mais elle est emportée par la joie retrouvée d'écrire. Guillevic allie alors une étonnante prolixité une vingtaine de recueils depuis 1960 à un sens de l'économie poétique qui le pousse à rejeter tout mot superflu. Il travaille dans le sens d'un plus grand dépouillement, d'une plus grande limpidité : « Aller dans le clair / Presque comme si / L'on était chez soi ». Par « creusements », par « encoches » pour reprendre des titres de recueils qui définissent bien sa méthode, il poursuit le dialogue, l'approfondit « pour voir tous les objets / Comme entre eux ils se voient ».

La poésie a envahi toute la vie de Guillevic. Elle est sa respiration. Les poèmes découpés en séquences épousent son souffle court. Ils marquent son approbation au monde, sa communion avec ce qui l'entoure. Cette communion vient de l'adéquation progressive entre une forme poétique parfaitement maîtrisée et une façon de vivre et d'être au monde : « Tu n'as pas réussi / A faire de tous les instants de ta vie / Un miracle. / Essaie encore. »